

Henri VanLier, Anthropogénie

Constitution continue d'Homo comme état-moment d'Univers
(SGDL 1995 et 1998 - Cinquième état : mai 1998)

Chapitre 28 - Les époques

A. LES PONCTUATIONS MAJEURES	2
1. Les générations	
2. Les saillances et les prégnances	
a. Les grands événements	
b. Les grands hommes	4
c. Les grands mouvements	
3. Les taux de convergence : moment, collapsus, marasme, crise, transition	
4. Les cycles	8
5. Les fractures techno-économico-sociales	9
a. L'impact existentiel des forces-rapports de production	
b. L'impact existentiel du statut de la distribution	12
B. TEMPORALITE DU PROJET (HORIZONTALE) ET TEMPORALITE DE L'ESSENCE (VERTICALE)	
1. Les couples durée/temps, étendue/espace	13
2. Durée horizontale et durée verticale	15
C. LA CONTEMPORANEITE. LA PRAXIS	16
D. LA CONTEMPORALISATION DE L'INGENIERIE GENERALISEE DU MONDE 3	18
1. Une responsabilité factuelle vs morale	
2. Une technique pointue et aléatoire	
3. Un contraste abrupt des vérificabilités	
4. Une démocratie suggérée et fuyante. Les entreprises réticulaires transnationales (petites et grandes)	
5. Des communications, multiple, intenses et parcellaires	21
6. Un évolutionnisme biologique et technosémiotique hypervarié et non orienté	
7. Une praxis d'état-moment d'Univers	24

De même que sa nature techno-sémiotique distribue le système qu'est Homo en ethnies, de même elle le distribue en époques, c'est-à-dire en portions de temps qui ont une cohérence interne et qui marquent un arrêt autour d'un ensemble d'événements. EpokHè vient de epekHeïn, qui veut dire "(se) tenir dessus" (ekHeïn, epi), et insiste donc sur des laps de temps qui tranchent entre eux.

En effet, les techniques et les signes se développent, bifurquent, s'écroulent beaucoup plus vite et surtout beaucoup plus ostensiblement que le patrimoine biologique hominien, où les évolutions sont d'ordinaire lentes et secrètes. Bien plus, chez Homo, les traits biologiques eux-mêmes, sous l'effet des ruptures techniques et sémiotiques, donnent lieu à des sélections rapides dont on ne trouve l'équivalent que chez les animaux domestiques, chevaux, bovins, chiens, justement sélectionnés par Homo selon ses instrumentations, ses signes, ses fantasmes. Cela fait de partout des époques ou des périodes (odos, peri, chemin autour, tour complet) dont le contraste s'accentue encore par cohérence systémique et par effet quantique, pour donner des ponctuations objectives et subjectives du temps hominien. Homo indexateur, et donc ponctuateur, ponctue son temps comme son espace.

A. LES PONCTUATIONS MAJEURES

L'objet de l'anthropogénie n'est plus cette fois de découvrir les ponctuations majeures du devenir d'Homo. Elle les a signalées chemin faisant, principalement en distinguant trois MONDES, ou en signalant et spécifiant ces grands surgissements que furent l'artisanat précadreur paléolithique, cadreur néolithique, sériel impérial, rationnel grec, cocréateur chrétien, rationaliste, avant le passage à l'industrie primaire du XIXe siècle énergétique et à l'industrie développée de la seconde moitié du XXe siècle informatique.

Son objet c'est maintenant de relever les référentiels majeurs selon lesquels les ponctuations en époques peuvent s'effectuer de jure, et ont été effectuées de facto. Récemment par les historiens. Et surtout par la conscience populaire depuis toujours.

1. Les générations

Tout ce que l'anthropogénie a rencontré concernant la difficile gestation, la longue éducation et les instances de filiation des spécimens hominiens explique que la suite des générations ait été sans doute la première des ponctuations en époques. L'idée qu'une génération peut se distinguer comme une constellation techno-sémiotique a pu être entrevue par Homo depuis qu'au paléolithique supérieur sont apparus des styles successifs communs chez les artisans, les sculpteurs, les peintres ou les musiciens.

Comme y a insisté Gonzague de Reynold, le XVIIe siècle français se répartit de façon éclairante en cinq générations d'environ vingt ans : (1) Malherbe, François de Sales, (2) Descartes, Richelieu, Corneille. (3) Retz, Pascal, (4) Racine, Molière, (5) La Bruyère, Fénelon, Bayle, où chacun partage un destin-parti d'existence avec d'autres écrivains,

musiciens, peintres du même "âge". La relation entre Descartes et Georges de La Tour, exacts contemporains, est saisissante. De même celle entre Vermeer et Spinoza. Mais ceci se retrouve dans tous les siècles, par exemple entre Beethoven, Goethe, Schelling et Hegel, sans qu'ils se soient nécessairement lus ou écoutés ou appréciés.

Rien plus simplement que les générations ne montre comment la plupart des spécimens d'une époque participent d'une même topologie, cybernétique, logico-sémiotique, présentivité, et pour finir d'un même fantôme fondamental.

2. Les saillances et les prégnances

Etant donné le caractère cliveur de ses systèmes perceptifs et sémiotiques, Homo devait ponctuer les époques de son passé selon des saillances et des prégnances, toutes deux adaptées aux structures de son système nerveux. Est saillant ce qui se prélève fortement sur un fond. Est prégnant (riche de développements comme une femelle grosse, lat. praegnans) ce qui est en échanges intenses avec les autres saillances en même temps qu'avec les virtualités du fond commun. Les grands événements, les grands hommes et les grands mouvements se prêtèrent au mieux à jouer ces rôles de saillances et prégnances.

a. Les grands événements.

L'événement, phénomène qui saille (venire, ex), est une coïncidence (cadere, cum, in, tomber dans avec, se rencontrer) de nombreuses séries d'abord indépendantes et qui, par leur rencontre vraie ou supposée, provoquent une saillie ou un basculement ; telle était déjà la tukHè grecque selon Aristote (tungHaneïn, rencontrer). C'est le déluge des Hébreux. La découverte de l'Amérique. Ce sont les victoires et les défaites classiques dont la décision tenait souvent en une journée.

Le grand événement est si prestigieux dans l'esprit des spécimens hominiens parce que, outre ses conséquences, il exemplifie ce qu'est un état métastable faisant brusquement éclater ses latences, et qu'il mêle à l'extrême le Hasard et la Nécessité. La victoire de Salamine a tenu à peu de choses, mais en même temps elle s'est préparée à travers plusieurs siècles d'opposition entre l'Orient ancestral et l'Occident naissant en Asie mineure. Elle est devenue le symbole de l'éviction de l'Asie par l'Occident en tant que pôle d'invention.

Il n'y a de grand événement que rétrospectif, construit et reconstruit sans cesse, comme Les Perses d'Eschyle l'ont réalisé pour Salamine, comme Hugo l'a fait et Stendhal dénoncé pour Waterloo. Cela tient à ce qu'il est justement un événement, et que pour autant il a au moins une dizaine de dimensions divergentes, impossibles à embrasser. Il faut donc l'enrichir d'effets de champ perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques pour lui donner quelque unité, et en faire un principe rythmique de convection, d'animation populaire stable.

Dans les sociétés sans écriture le travail des aèdes se continuait sans trop d'à-coups. Au contraire, dans une société d'écriture, surtout si elle cultive la narration critique comme l'Occident, les historiens entrent dans le jeu. Mais leur rôle est dérisoire. Car ils ont beau montrer la diversité des dimensions, revoir les chiffres à la baisse (Verdun a perdu en un demi-siècle la moitié de son primitif million de

morts), montrer qu'il y eut souvent plus de hasards prosaïques que d'intentions divines ou diaboliques, rien n'y fait.

Prenons le cas de la France, qui est exemplaire parce que ses citoyens sont convaincus de jouir d'un grand discernement individuel et d'une parfaite liberté d'expression. Or, à la veille de l'an 2000, l'enseignement scolaire y peut à peine commencer à parler complètement de la Guerre de 1870, prudemment de celle de 1914, avec mille réticences et dans des temps très courts de celle de 1940, en un consensus à peine ébranlé par quelques articles spécialisés ou de rares émissions de radio et de télévision sans impact sur la conviction générale. Deux siècles après la Révolution française, en 1989, sa commémoration publique continua d'en gommer des aspects essentiels. En 1998, perpétuant au "pays des droits de l'homme" le délit d'opinion, la mise en question de certaines conclusions du procès de Nürnbérg est encore punie par la loi et implique pour les insoumis le bannissement des médias. Des contradictions aussi patentes se retrouvent dans tous les peuples.

Nulle part l'"erreur commune" n'est plus indispensable que sur le grand événement. Il n'y a pas de sociétés hominiennes sans mythe fondateur, sans célébration de vainqueurs ou de résistants. Il n'y a guère de différence sur ce point entre les simples et les doctes. Les lettrés contemporains d'Auguste savaient bien que, quelques grands faits et noms mis à part, les récits de Tite-Live sur les origines de Rome étaient largement ou franchement légendaires, et l'Enéide de Virgile plus encore, ce qui ne les empêchait pas d'y "croire", c'est-à-dire d'en inspirer leur vie et leur fidélité à la patrie et au souverain. Le massacre des Perses par les Juifs qu'exalte le Livre d'Esther pour justifier la toujours vivace fête des Pourîm (fête des sorts) est sans doute aussi fabuleux que les exploits personnels de Ramsès II contre les Hittites, avec lesquels il semble avoir échangé plus de traités que de coups.

Le MONDE 3, sensible au discontinu, crée à ce propos une situation particulière. Par nature, il n'est pas très favorable aux constructions stabilisatrices. Les "grands" événements des deux derniers tiers du XXe siècle - assassinat de Gandhi, Pearl Harbor, bataille de Midway, Stalingrad, Shoah, débarquement de Normandie, Hiroshima, procès de Nürnbérg, Grande marche et Révolution culturelle chinoises, débarquement sur la Lune, génocide rwandais, guerre du Golfe - sont fatalement soumis à révision constante, d'abord dans l'atmosphère feutrée des doctorats d'histoire, puis vite aussi dans les tabloïds et les réseaux d'Internet, en dépit du black-out des politiques qui vivent de les maintenir. Serait-ce que le grand événement comme tel est destiné dorénavant à voler aussitôt en éclats, ou plus exactement en fragments? Il semble si indispensable aux ethnies hominiennes - sexes, familles, confessions, dialectes, peuples, entreprises - qu'Homo en trouvera sans doute encore longtemps de nouvelles versions adaptées à ses nouveaux pouvoirs.

Peut-être aussi le grand événement renouvelable et en direct suppléera-t-il le grand événement unique et lointain. Relayée par les médias, une victoire sportive peut avoir sur l'unité ou la réunification d'un pays un effet plus fort qu'une épopée ou une image d'Epinal anciennes. Encore faut-il que l'événement soit photogénique ou télévisuel. Le retentissement de la mort et des funérailles de Diana, princesse d'Angleterre, s'explique par la notoriété planétaire de la disparue, mais aussi et d'abord par une photogénie qui fut la plus grande du siècle, - plus variée que celle de Marilyn Monroë. Assez pour obtenir,

comme dans les batailles classiques, un effet fusionnel d'un peuple, et même cette fois d'une bonne part de la planète, quoique avec des effets moins stables.

En présence des grands événements, l'anthropogénie doit reconnaître leur aspect d'élément constitutif nécessaire (immunitaire) des ethnies, comme nous venons d'y insister, mais aussi parfois leur singularité et leur force objectives. On n'aura jamais fini d'évaluer le séisme techno-sémiotique que produisirent Salamine, ou la prédication de Bouddha, de Confucius et de Paul de Tarse, ou les premières basiliques romanes, ou les premières expériences de Galilée vraies ou supposées. On n'a sans doute pas encore osé commencer à dégager les leçons de la Shoah, qui montre à quel point les oppositions d'esthétiques, - ici judaïque traditionnelle et indo-européenne exacerbée (dite "aryenne"), - sont souvent les facteurs historiques ultimes, beaucoup plus radicaux que les intérêts économiques, comme l'anthropogénie l'a remarqué à plusieurs reprises.

b. Les grands hommes

Pour saillir, le grand homme a besoin du grand événement, qu'il suscite ou qui le suscite. Mais préalablement il suppose une idiosyncrasie, un destin-parti d'existence, une démarche, une stature, un regard, un rythme, un cerveau foyer d'effets de champ perceptivo-moteurs et logico-sémiotiques où rayonne un aspect majeur du fantasme fondamental d'un peuple à travers un faisceau généralement réduit d'indices et d'index. On parle parfois de génie (ingenium, gignere, in) pour marquer son caractère spontané et singulier. Il arrive que le fantasme fondamental du grand homme soit compulsif, mais jamais au point de cesser d'être puissamment rythmique.

La mémoire de l'humanité a ainsi retenu quelques noms : Akhenaton, Ramsès II, Moïse, David, Salomon, Homère, Lao Tseu, Confucius, Bouddha, Platon, Aristote, Alexandre, Hannibal, César, Auguste, Ts'in Che Huang Ti, Jésus, Paul de Tarse, Açoka, Attila, Augustin, Muhammad, Charlemagne, Tamerlan, Gengis Khan, Michel-Ange, Christophe Colomb, Lütther, Shakespeare, Elisabeth d'Angleterre, Pierre le Grand, Newton, Catherine de Russie, Bach, Mozart, Beethoven, Nelson, Napoléon, Wagner, Einstein, Lénine, Staline, Gandhi, Hitler, Mao. Cette liste n'est pas un titre d'excellence. L'immense Leibniz n'y figure sans doute pas, ni Dirac. Ni en général les mathématiciens.

De même que le grand événement, le grand homme est le résultat d'une création séculaire, voire millénaire post-mortem. Et d'ordinaire il se survit moins comme une personne que comme un concept : aristotélisme pour Aristote, maoïsme pour Mao, keynésianisme pour Keynes, le -isme étant d'ordinaire une stéréotypie banale et commode de ce qui fut un élan puissant, concret et ambigu. Rien ne reflète moins Descartes que le "rationalisme cartésien".

Ainsi circule-t-il aujourd'hui une thèse forte sur la déification d'Alexandre le Grand, dont voici les éléments en rencontre : le rassemblement par son père Philippe des peuples grecs les plus intelligents de l'époque ; un préceptorat aussi embrassant et ambitieux que possible, celui d'Aristote ; un très grand entre-oeil qui lui faisait un regard prodigieusement convectif ; l'idée d'une élection divine par Amon, et un courage survolté par cette vocation ; la fortune des premières batailles ; la consécration par les dieux dans le désert

égyptien à l'ouest du Nil ; la conquête jusqu'à l'Inde où se confirme une volonté divine, en des pays qui peut-être attendaient précisément cet apport-là à ce moment-là ; la mort rapide non souillée par une quelconque déchéance ; le transport de la dépouille dans un temple mouvant parmi la ferveur populaire jusqu'à (un puits à) Alexandrie.

Alors aurait commencé une seconde vie. Celle où l'idée de l'homme-devenu-dieu, Alexandre, aurait inspiré celle de dieu-devenant-homme, conception jugée non rabbinique, et qui aurait été cultivée par un milieu dissident où serait né Jésus de Nazareth, se percevant fils du Père, avant de devenir Christ pour Paul de Tarse. D'où auraient procédé l'aspect paramilitaire des trois grandes religions médiévales : christianisme d'empires, islam conquérant, bouddhisme de mahayana gagnant tout l'Est de l'Asie. Partout, à y bien regarder, se retrouvent durant longtemps des images ou des textes invoquant Alexandre directement ou indirectement. L'anthropogénie n'a pas à décider de la pertinence de ce genre de thèse, mais la somptuosité des images et du son que BBC 2 lui a consacrée devant un public très large signale le prestige (stringere, prae) extraordinaire dont peut jouir un grand homme plus de deux millénaires après sa mort.

En vertu de la rareté du grand homme, les groupes hominiens ont créé des réductions. Ce sont les gradés des sociétés de grades. Gradés d'initiation dans les sociétés archaïques polynésiennes et les franc-maçonneries. Gradés de pouvoir dans les armées et les corps politiques. Gradés d'élection divine, ou d'élection humaine plus ou moins divinisée. Le plus marquant des grades a été la royauté héréditaire ou élective, - ou la présidence de la République comme royauté élective.

Les sociétés industrielles, peu permanentes, surtout celles du MONDE 3, s'inventent des grands hommes de circonstance, vedette (veletta, sentinelle) et star (étoile) : ministres, chanteurs, savants, artistes, philosophes. Les vedettes fonctionnent en un numerus clausus adapté au volume de chaque société mais aussi aux capacités des cerveaux hominiens ; nombre ni trop grand ni trop petit, qui fait penser dans son exactitude à celui des phonèmes, des graphèmes, des motifs musicaux pour les locuteurs, les scripteurs et les musiciens. Dans les sociétés contemporaines, maintenir cet étiage est l'affaire des médias.

La formule "Le roi est mort! Vive le roi!" est pleine d'instruction. Elle montre l'importance anthropogénique de l'élimination des générations précédentes : nettoyage et renouvellement sémiotique. La mort des plaideurs est la plus sûre conclusion des procès. La mort des papes garantit le renouvellement, sinon des articles de foi, du moins des anathèmes.

Il serait curieux pour l'anthropogénie de mieux comprendre le prodige qu'est la formation bio-sémiotique du grand homme, où il intervient presque toujours brusquement une vocation, ou en tout cas un seuil d'illumination, pour lui et pour les autres alentour, amis et ennemis. Malheureusement, c'est une terra incognita en raison de l'effacement des origines, comme dans l'Evolution en général. Le cas de Lùther n'en est que plus saillant. Sans doute parce que l'élection fut là d'une violence inouïe, mais aussi qu'elle est le fruit constant d'un combat avec l'ange et le diable, que ce combat est considéré par l'élus comme la marque de son authenticité, qu'il en a noté les phases crûment, cruellement. La compréhension par la trilogie race-milieu-moment à la manière de Taine tient toujours : un peuple illuministe est excédé par

une circonstance, la récolte de fonds pour un rêve de Michel-Ange, Saint-Pierre de Rome. Mais cette fois la conjugaison de facteurs a donné lieu à une déflagration : trois ans (1520-1522) pour embraser l'Allemagne et l'Europe voisine contre une séculaire Eglise romaine et les pouvoirs politiques qui la soutiennent, sans un sous et sans arme, rien que la véhémence de la parole : "C'est par la parole seule qu'il faut combattre <...> vaincre <...> détruire <...> condamner".

Lüther, qui écrit comme il parle et comme il respire, a narré dans ses lettres parfois au jour le jour les étapes, heurs et malheurs, de son destin-parti d'existence. En 1828-9, en pleine ferveur romantique historienne, Michelet, à la veille d'entreprendre son Histoire de France, a rassemblé cette autobiographie épistolaire sous le titre Mémoires de Lüther, publié en 1835. Extraordinaire rencontre du grand homme et du grand historien s'effaçant devant lui. En prise directe, puisque le fait en question était en ce cas une parole, même la Parole divine, parole souvent écrite, et qu'il suffisait de la colliger et de la traduire dans une langue empathique à son historicité, celle justement du romantisme.

Il en ressort plusieurs choses. Comment il y a un seuil du côté du milieu, où en quelques semaines des millions de mentalités individuelles basculent toutes ensemble, selon les commutations des synodiques neuroniques techno-sémiotiques et l'intercérébralité propres à Homo <2>. Comment le cerveau déclencheur, le nouveau grand homme, est lui-même le théâtre de commutations foudroyantes et globales, du pinacle à l'abîme, de l'abîme au pinacle, tragiques, d'autant plus décidées pour finir qu'elles sont plus fragiles, discutables, à conséquences imprévisibles. Comment les événements du monde ont souvent assez de cohérence entre eux pour que leur résultante quotidienne apparaisse comme le fruit attentionné d'une Providence ou d'une Nature secrète. Comment ces commutations sont une renaissance si radicale ("je suis rené") que le personnage suscité agit comme tout-puissant tout en se considérant comme rien : "Moi-même je ne connais point Lüther. Que le diable emporte Lüther pourvu qu'il laisse Jésus-Christ régner dans les coeurs. <...> Car moi-même suis-je autre chose que poussière et ordure? <...>".

Quatre siècles plus tard quelqu'un montrera une transe semblable en prononçant : : "Je suis la voix du peuple allemand". Peu dans les contenus, mais beaucoup dans les structures, Adolf Hitler, Martin Lüther, n'est pas qu'une rime.

c. Les grands mouvements

Les grands mouvements sont plus secrets que les grands événements et les grands hommes, mais leur action peut durer des siècles. Parfois ils sont militants, comme la ferveur de l'enseignement primaire laïc français pendant le siècle qui a suivi 1880. Le plus souvent ils sont inconscients, tels, durant la même période, la valorisation quasi morale de l'orthographe, le prestige intimidant de la mathématique et de la science, le snobisme de l'agnosticisme et de l'anarchisme, etc.

Le rôle de toute histoire essentielle, et donc de l'anthropogénie, est d'apercevoir, sous les apparences des faits saillants et prégnants, les grands mouvements latents, dont la présence est souvent paradoxale. Par exemple, la vérité scientifique depuis le XVIIe siècle se prépara par un séculaire travail de vérité théologique depuis le Ier siècle, qui lui-même fit suite à une longue pratique de vérité éristique depuis le VIe siècle BC en Grèce, etc. Ou encore, sous les structures artistiques de la

musique classique, travaillent celles, politiques, des noblesses et des royautés ; ou inversement, sous les structures politiques des noblesses et des royautés, s'entendent les articulations formelles musicales et chorégraphiques. Entre judaïsme et Occident, sous-jacents aux combats politiques, économiques et religieux, opère le travail secret de choix esthétiques radicalement opposés.

Un exemple frappant est fourni par la Trinité chrétienne. Apparemment, ce n'est qu'un dogme religieux. Mais on ne peut en comprendre ni la source ni l'impact historique si l'on ne voit comment elle fut un moment du "trinitaire" occidental, lui-même peut-être influencé par "l'idéologie tripartite des Indo-Eudo-européens", selon le titre de Dumézil. Commençant avec les frontons des temples grecs, se confirmant dans le triangle comme clé de la géométrie euclidienne, et se retrouvant dans la triade thèse-antithèse-synthèse de la dialectique de Hegel. Avant de trouver sa dernière figure dans la Sainte-Famille et le papa-maman-et-moi pointé par Deleuze dans la psychanalyse.

Il faut compter parmi les grands mouvements les diverses cybernétiques du pouvoir. Une panoplie sommaire en a été proposée à l'occasion des théories indirectes d'Homo sur lui-même <22C1>.

3. Les taux de convergence : moment, collapsus, marasme, crise, transition

A lire les biographies des spécimens hominiens, surtout d'autrefois, on est frappé de voir à quel point leurs vies se ponctuent pour eux et pour leur entourage selon les contrastes de la santé, de la maladie, de la convalescence, de la cure, dont les cures collectives que sont les carêmes et les ramadans. Le perpétuel malade qu'est Homo devait ponctuer son histoire d'après des suites du même genre. Et il conçut, comme Taine l'a thématiqué, que la santé historique c'est quand les séries qui composent les X-mêmes hominiens sont en concordance de phases, et la maladie historique quand elles sont déphasées. Beaucoup de langues ont alors distingué les moments, les collapsus, les marasmes, les crises.

Les moments, au sens de l'allemand Moment (momentum, movere, mouvement, durée de mouvement, mais aussi force de mouvement, et mise en branle de mouvement), où tout à coup convergent et s'exaltent une race, un milieu, un climat, des forces-rapports de production et de distribution, des destins-partis d'existence, ont frappé l'imaginaire hominien au même titre que les grands événements et les grands hommes. Ainsi du moment grec de Périclès, où les Athéniens pouvaient aller voir chaque soir où en était la construction du Parthénon. Du survoltage de la Renaissance, où le crime et l'invention culminèrent dans la même vertu. De la France s'urbanisant sous Napoléon III. Des vingt années qui suivirent la seconde Guerre mondiale, et en particulier les Golden Sixties où l'humanité informée entière crut que tout était devenu possible. Il y a là chaque fois un étonnement, une surprise, un émerveillement collectif, une vigueur décuplée, se propageant dans une population jusqu'à chacun de ses gestes, de ses vêtements, de ses neuromédiateurs. Le monde anglo-saxon est coutumier de ces "reprises" visibles dans la rue.

Les collapsus (lat. labi, tomber, cum, ensemble), collapses en anglais, sont l'inverse des moments, et on y voit au contraire diverger (presque) toutes les séries qui font le peuple : race, climat, destin-parti d'existence, etc. L'exemple le mieux documenté est celui de

l'Empire romain décadent, disposant d'une structure beaucoup plus puissante que les Barbares qui l'environnaient, et qui pourtant se sentit perdu à cause du caractère incessant de la menace extérieure, mais aussi d'un étrange non-sens intérieur dû à la fatigue de tout système de signes, qu'on perçoit bien dans les Lettres de Pline le Jeune. Ressassement de "valeurs" qui ne correspondaient plus à aucune stimulation réelle. Comme, depuis Vatican II, l'affadissement des rites, des textes, de la musique d'un christianisme pourtant bimillénaire.

Le marasme (gr. marasmos, consommation), transitoire ou installé, a en propre de ne plus montrer de dynamisme du tout, même pas négatif comme celui du collapsus, mais seulement des sursauts convulsifs. C'est ce qu'a exemplifié l'Europe des grandes invasions pendant presque un demi-millénaire, où tout projet à long terme et même à moyen terme était exclu. Cependant, le marasme est trompeur, car il est métastable, c'est-à-dire qu'il comporte des convections de fond, étant donné la logique profonde des systèmes de signes ; quand Homo européen se réveilla au début du XIe siècle, il n'était plus ce qu'il aurait été s'il s'était réveillé au VIe. Ceci invite à se défier des termes de décadence (cadere, de) et de déclin (clinare, de), qui situent une époque par rapport à l'époque antérieure, ce qui induit de fausses lectures. Les mosaïstes italiens du Ve siècle faisaient du mauvais art grec, mais ils créaient l'art byzantin.

Quant à la crise, ce passage au crible où se trie l'ancien et le nouveau (gr. krineîn, passer au crible), elle demande aux spécimens hominiens le difficile travail de distinguer le vraiment neuf et la mode passagère. Par étymologie, la mode ou manière (modus est un mot latin masculin féminisé en français à cause de sa finale en "e") est une variation à l'intérieur d'un système préalable, tandis que le neuf est une instauration. Mais y a-t-il de simples modes? Ou bien les variations même superficelles ne signalent-elles pas toujours des déplacements dans les destins-partis d'existence au cours de périodes métastables? Entre 1980 et 1990, l'infantilisme de la majeure partie de l'art "conceptuel" a montré la sottise de l'intelligentsia et des spéculateurs, ce qui est banal, mais il a manifesté en profondeur l'infériorisation de l'art devant les découvertes fondamentales de la science. En économie, les junkbonds ont été un feu de paille, mais ils ont signalé à quel point l'informatisation de la monnaie et les décisions planétaires instantanées des cambistes en avaient définitivement changé la nature.

4. Les cycles

Homo sémiotique, connaissant des âges contrastés et une suite de générations, a tenté dans la vie de son groupe et plus largement de son espèce, de retrouver des cycles, ponctuations elles-mêmes reprises dans la ponctuation principielle d'un grand Cycle ultime, les Grandes Années de l'Inde ou de notre Antiquité classique.

Ibn Khaldûn, vers 1400, a éclairé la civilisation arabo-islamique en y voyant une succession de cycles où une tribu quitte le désert natal pour la ville, y innove, puis s'y épanouit, enfin s'y alanguit et entre en décadence avant de retourner au désert d'où partira une autre tribu pour un nouveau cycle. Hegel fut frappé par la suite obligée de l'épopée, du lyrisme, de la tragédie, de la comédie, de l'histoire, du roman, du moins dans les littératures qui s'inventent sans modèle, comme la littérature grecque. Il crut même reconnaître partout une succession

naturelle entre architecture, sculpture, peinture, musique, littérature, philosophie.

Mais c'est surtout dans le moment de passage entre MONDE 2 et MONDE 3, vers 1900, qu'Homo a donné à cette idée toute sa force lorsque Der Untergang des Abendlandes de Spengler a proposé de voir chaque civilisation comme un organisme, qui connaît d'abord un moment d'étonnement et d'enthousiasme créatif ("Kultur"), puis un moment d'exploitation des acquis ("Civilization"), chacun de ces moments se divisant à son tour en sous-moments de développement. Sur la même lancée, certains discernèrent alors au sein d'un type d'art, comme le gothique, un stade primitif, un stade mûrissant, un stade classique, un stade maniériste, un stade décadent.

Etant donné son objet, qui est la constitution continue d'Homo comme état-moment d'Univers, l'anthropogénie ne peut qu'être très attentive aux suites obligées. Elle risquera donc quelques remarques. (A) Les stades ou phases semblent convenir assez à une civilisation comme l'occidentale, où l'attitude dialectique est un des torons philosophiques, en sorte que la succession des théories prend souvent l'allure de thèses, d'antithèses, de synthèses. (B) Même en dehors de l'Occident, les stades ou phases répondent bien, d'une part, à un ordre de présuppositions, d'autre part à la fatigue des signes : quand dans un système sémiotique la complexité tend à devenir complication, il vient un moment où une nouvelle constellation systémique se met en place ; ainsi, la musique post-wagnérienne, ayant épuisé les ressources de la tonalité, fut invitée à passer à autre chose, entre autres à la musique dodécaphonique. (C) Il est bien vrai qu'il y a des activités plus émergentes selon les époques. En Europe, l'architecture a dominé le XIIe siècle, la peinture le Quattrocento et le Cinquecento, la musique le XVIIIe siècle et la première moitié du XIXe, la peinture la fin du XIXe siècle et le début du XXe, la physique et la mathématique la première moitié du XXe siècle, la biologie la seconde moitié du XXe siècle.

5. Les fractures techno-économico-sociales

On pourrait dire que presque toutes les ponctuations que nous venons de parcourir ont été relativement perçues dans les populations humaines. Celle qu'il nous reste à considérer fut toujours plus ou moins refoulée ou forclosée, dans la mesure même où elle est de loin la plus puissante et la plus essentielle ; Homo (possibilisateur) n'aime pas voir trop clair en lui-même. Il s'agit des changements de destin-parti d'existence intervenus à chaque révolution dans les forces de production, et à chaque glissement de statut entre production-consommation et distribution.

a. L'impact existentiel des forces-rapports de production

Il est peu probable d'écrire "Je pense, donc je suis" avec une pointe bic, ou "Tant de royaumes nous ignorent", ou encore de concevoir Phèdre ou Sein und Zeit sur un traitement de texte. Les forces de production sont d'autant plus essentielles pour l'anthropogénie qu'elles agissent du matin au soir sur les puissants et sur les humbles, et d'une façon si naïve que rien ne permet de prendre sur elles une distance. La théorie des quatre causes d'Aristote sortait du travail. C'est des potiers et des sculpteurs (cause efficiente) qui imprimaient des formes (cause formelle) dans des matières (cause matérielle) avec un but (cause finale) que sortit la théorie des quatre causes d'Aristote, qui dut

croire qu'il l'avait conçue à partir d'une idée a priori, bien qu'il prenne l'exemple du potier-sculpteur pour l'illustrer.

Le cas le plus fort des interactions entre forces de production et destins-partis d'existence, et donc du saut d'une période à une autre, a été fourni par le passage de l'artisanat à l'industrie, autour de 1800. En raison de deux scandales pour la sensibilité d'Homo d'alors. Les énergies, qui jusque-là s'étaient tenues dans le cadre des forces "naturelles" du vent, de l'eau, des leviers, des cordes, devinrent brusquement multipliables presque indéfiniment à travers la machine à vapeur, puis l'électricité. Et, scandale plus grand encore, elles étaient efficaces dans la mesure où elles rompaient avec les gestes du corps humain : là où depuis toujours ceux-ci avaient excellé grâce à leur subtilité rythmique, les nouvelles machines s'imposaient par la répétition du même, du même le plus insignifiant, le va-et-vient du piston ou le retour de la turbine, en une multiplicatio mere numerica, considérée par les anciens comme la forme de l'être la plus méprisable.

L'influence inverse, du destin-parti d'existence sur les forces de production, existe aussi. Lorsque autour de 1033 Homo romano-chrétien s'inventa cocréateur, il ne fallut pas longtemps pour qu'il dresse dans un nouveau plaisir, le plaisir ingénierial, les basiliques romanes, puis y ouvre des baies supposant l'équilibre élastique des cathédrales gothiques, avant de convoquer les ressources de l'archimédisme abandonné par les Grecs pour susciter la science moderne.

Cette causalité réciproque entre forces de production et partis d'existence n'est d'ailleurs pas un phénomène simple, et elle répond à plusieurs conditions, dont voici quelques-unes.

(a) Un technème n'a de chance de s'imposer que s'il ne contredit pas un destin-parti d'existence fortement implanté. La Grèce post-archimédienne disposa du piston à vapeur, mais, comme elle continuait de faire grand cas de l'héroïsme physique, elle ne l'utilisa qu'à des fins ludiques, par exemple pour ouvrir et fermer certaines portes de temples. La Chine eut à sa portée les principes de l'imprimerie, mais fut dissuadée de les exploiter vu le prestige des mandarins calligraphes, et surtout parce que l'écriture chinoise entretenait un lien de la main avec la nature que le processus d'impression évacuait. Les Précolombiens se sont passés de la roue, à portée de leur niveau technique, mais peu compatible avec leur parti d'existence dominé par la compacité et la constriction.

(b) L'action des technèmes sur les destins-partis d'existence est parfois fort retardée. Nous venons de nous rappeler le séisme technique et existentiel qu'impliquait la première révolution industrielle. Or, le MONDE 2 avec son idéal de formes composées de parties intégrantes, persista jusqu'en 1945, avec même un paroxysme crépusculaire dans le national-socialisme allemand, le fascisme italien, les jeunesses (ouvrières) catholiques, le stalinisme russe, le shintoïsme japonais. Au point que fut dissimulée une originalité majeure des techniques neuves du XIXe siècle, à savoir qu'aux machines d'énergie avaient commencé de s'adjoindre des machines d'information (de mise en forme) : métiers à tisser, semeuses, moissonneuses-lieuses-batteuses. Le téléphone, machine d'information par excellence, fut compris d'abord comme le serviteur du chemin de fer, machine d'énergie par excellence. Même les écrivains et les philosophes, s'ils exprimèrent un malaise qui alla jusqu'à la douleur du romantisme, du symbolisme, de Schopenhauer, de Kierkegaard et de

Nietzsche, ne surent cependant regarder en face les nouvelles techniques et leurs implications existentielles. Quant aux esthéticiens, ils se turent pendant près d'un siècle et demi sur les conséquences de la technique photographique ; pendant ce temps, seuls les peintres, de Degas à Pollock, devinèrent les implications de la nouvelle image.

(c) L'action existentielle des technèmes peut être foudroyante dans certaines circonstances, comme le montre la seconde Révolution industrielle autour de 1948, date de l'entrée en scène de la Cybernétique et de la Théorie de l'information. Cela tint sans doute à la diffusabilité de ce qui la caractérisait : l'information et l'ingénierie réticulaire. Mais aussi au fait qu'en raison des refoulements existentiels de la première Révolution industrielle, la seconde avait eu le temps de couvrir depuis un demi-siècle environ, jusqu'à ce que, la seconde Guerre mondiale ayant nettoyé le passé, elle éclate d'un bloc physiquement et sémiotiquement.

(d) Les forces des technèmes ponctuent d'autant mieux une époque ou une période qu'ils forment souvent entre eux un système compensatoire. Ainsi, parmi les cinq grands médias contemporains (photographie, radio, cinéma, télévision, bande dessinée), certains sont plus "soft" (radio, cinéma), d'autres plus "hard" (photographie, bande dessinée "adulte"). Dans certains la texture du médium est ostensible (grain photographique, son radio), tandis que dans d'autres elle disparaît sous les événements véhiculés (cinéma, bande dessinée). Cela donne un système compensatoire où la télévision occupe le centre parce qu'elle participe des quatre extrêmes:

	TEXTURE OSTENSIBLE		EVENEMENT OSTENSIBLE
HARD	Photographie		Bande dessinée
		Télévision	
SOFT	Radio		Cinéma

(e) L'action des forces de production va de pair avec celle des rapports de production, c'est-à-dire les relations sociales entre groupes producteurs, et entre individus au sein d'un groupe. En contraste avec le rapport artisanal maître-apprenti qui comportait une communication du tour de main et une intimité globale d'existence, la première Révolution industrielle mit en place une société divisée en trois "classes", chacune plus ou moins frustrée de contact : (1) des ingénieurs maîtres de la connaissance technique, mais pas de la décision ; (2) des patrons maîtres de la décision, mais peu de la connaissance technique ; (3) des ouvriers, sorte de cheptel de fonctionnement, rémunérés juste assez pour assurer leur force de travail, donc leur survie et leur reproduction, et tenus à l'écart de la connaissance et de la décision. Cette situation fut si violente qu'elle incita Marx à concevoir la distinction : rapports de production versus forces de production.

Sur l'importance relative des forces et des rapports de production, les cerveaux hominiens suivent deux pentes principales. De nos jours, la mentalité "anglo-saxonne" recherche et privilégie les technèmes et voit les sociétés s'y adapter. La mentalité "latine" aime insister sur le fait que de nouveaux rapports sociaux peuvent surgir par évolution sémiotique,

et inciter subséquemment à la mise en place de nouveaux technèmes. Le néolithique est le champ de bataille favori où s'affrontent les deux points de vue. On conviendra que la plupart du temps ces deux causalités sont en relation circulaire.

La rapidité des évolutions techniques et sociales actuelles permet de faire quelques études sur les interactions entre progrès technologique, productivité, croissance, temps de travail, chômage. Leurs résultats sont fragiles comme tous les résultats socio-économiques, mais ils semblent confirmer que ces facteurs sont interdépendants ; qu'aucun ne peut se développer longtemps sans l'équilibre des autres ; qu'il faut d'ordinaire au moins une génération pour que cet équilibre soit suffisamment atteint, même dans un monde à communications rapides. Une décennie est souvent nécessaire simplement pour que le produit soit pris en compte ; une autre décennie pour qu'il devienne commun ; une décennie encore pour qu'on en aperçoive les utilités vraiment neuves. Quarante ans après leur commercialisation, la plupart des ordinateurs ne sont toujours employés que comme des machines à écrire ou à dessiner perfectionnées. Internet a mis un quart de siècle à être reconnu. Le télétravail en réseau attendra sans doute encore longtemps avant que ses possibilités soient perçues, puis habituellement exploitées.

b. L'impact existentiel du statut de la distribution

Homo occidental devait être surtout frappé par la production dans la mesure où le MONDE 2 a privilégié pour lui la cause efficiente et la volonté optimisante, à l'instar du démiurge grec et du Dieu chrétien ; la consommation se perçut dans le même cadre, et l'idéal social finit par être de bien produire pour bien consommer. En conséquence, la distribution s'effaça presque entre ces deux temps, sorte de temps intermédiaire pour obtenir le second à partir du premier.

Cependant, chaque fois que les approvisionnements de base sont assurés, on voit les groupes hominiens accorder une place essentielle aux distributions, et même à la distribution (la distributionnalité) comme telle : répartition de vivres, de liens matrimoniaux, de grades, de pouvoirs balancés, de flux sacrificiels entre le monde visible et le monde invisible des dieux du ciel ou du sous-sol. Homo segmentarisant et transversalisant, à mains planes et à cerveau cliveur et neutralisateur, est un animal distributif. Il vit de justifications, et les distributions sont justificatives, à condition de faire passer pour naturelles les plus artificielles.

Dans tout le MONDE 1 sans écriture, le plaisir distributeur est aussi puissant que celui du double don relevé par Mauss. Et dans le MONDE 1 scriptural, le Japon, jusque sous les coups répétés de la famine extrême, a fourni les exemples les plus subtils de la distribution cherchée presque pour elle-même, qu'elle fût sémiotique ou physique. Le MONDE 3 la retrouve à tout bout de champ et de plein fouet dans ses transports, ses budgets, ses équilibres écologiques et sanitaires, ses structures réticulaires, ses délocalisations. Homo autoconstructor, ingénieur universel, est acculé à redevenir distributeur en tous ordres. Et il faut la rémanence des habitudes de pensée du MONDE 2 pour qu'il ne s'aperçoive pas ce changement de statut, dans la triade production-distribution-consommation, affecte profondément ses destins-partis d'existence.

Du reste, il n'est pas toujours sûr que ce qui est appelé consommation ne soit pas aussi ou autant distribution. Le caddie qui se meut parmi les rayons d'un magasin à rayons multiples donne à celui qui le véhicule en libre-service la satisfaction de s'approvisionner de biens qu'il consommera ou ne consommera pas. Mais il lui procure aussi le plaisir, activé par la musique de fond, d'opérer une redistribution à son goût et sans cesse révisable parmi la panoplie déclarée et presque complète des biens essentiels - des savons et légumes aux livres - de sa société à ce moment. Par quoi les très grandes surfaces sont un peu les cathédrales d'Homo producteur, consommateur, très distributeur du MONDE 3, dont l'acte d'achat est souvent distribution actuelle plus que consommation anticipée.

On (homo) a beaucoup dit que l'histoire hominienne était construite par les rapports des forts et des faibles, des riches et des pauvres, des nobles et des roturiers ; aujourd'hui de ceux qui savent et de ceux qui ne savent pas ; de ceux qui sont ou ne sont pas capables de collaborer réticulairement. Ce sont autant de rapports ostensibles. Le rapport des cliveurs et des clivés est plus secret, mais sans doute plus important. C'est à cet égard surtout que Diogène peut faire le poids contre Alexandre.

* * *

Le parcours des référentiels que peuvent invoquer les articulations en époques aura montré à l'anthropogénie les niveaux possibles du travail historique, qui se qualifie selon le référentiel choisi.

En effet, les historiens se montrent diversement anthropogéniques selon (a) qu'ils sont sensibles au contraste des générations ; (b) qu'ils sont frappés par la saillance et la prégnance des grands hommes et des grands événements ; (c) qu'ils sont émus par les moments, les collapsus, les marasmes, les crises ; (d) qu'ils se plaisent à découvrir certains cycles ; (e) qu'ils perçoivent l'effet qu'exercent sur les destins-partis d'existence les forces de production, les rapports de production, le statut de la distribution ; (f) qu'ils sont conduits à l'articulation fondamentale en MONDE 1, MONDE 2, MONDE 3.

B. TEMPORALITE DU PROJET (HORIZONTALE) ET TEMPORALITE DE L'ESSENCE (VERTICALE)

L'anthropogénie vient de rencontrer suffisamment de ponctuations de l'histoire pour se rendre compte que les spécimens hominiens ont eu maille à partir avec la durée et avec le temps. Et qu'ils ont même dû partout et toujours organiser des temporalités, c'est-à-dire des façons de saisir les rapport entre la durée et le temps où ils étaient impliqués. De même qu'ils ont dû inventer des rapports entre l'étendue et l'espace dans des spatialités.

1. Les couples durée/temps, étendue/espace

Commençons par résumer cette situation selon les quatre aspects distingués par la philosophie occidentale.

(a) Dans l'Univers il n'y a que des mobiles, et c'est ce que la manipulation et la bipédie d'Homo organisent comme des étendues, car tout

mouvement implique une extension (ex, tendere), qui elle-même comprend une tension (tendere). De plus, la manipulation et la bipédie hominienne des mobiles provoquent un avant et un après par rapport au maintenant du corps opérant, et donc une durée psychologique. Du reste, les mobiles ont un avant et un après entre eux, donnant lieu à une durée physique, ordinale et cardinale.

(b) Ces étendues et ces durées sont diversement indexables par Homo indexateur. Or, pour un cerveau neutralisateur et généralisateur, les indexations d'abord chargées dynamiquement et affectivement peuvent être purifiées, c'est-à-dire déchargées. "abstraites". En sorte que l'étendue devient l'espace, "e", indexable ordinalement et cardinalement ; et que la durée, chargée, devient le temps, "t", déchargé, purifié, lui aussi ordinal et cardinal selon les cas.

(c) Cependant, en Occident, l'espace (e) et le temps (t) ainsi construits se sont montrés si efficaces dans la technique, et plus encore dans la science archimédienne, qu'ils sont bientôt apparus comme la réalité vraie, et même premières, dont l'étendue et le temps seraient des détournements "subjectifs". Au point que l'on se prit à non seulement les privilégier espace et temps, mais à réduire métaphoriquement le temps à l'espace, l'espace parcouru, parlant de "trois ans", et même de "deux heures", visualisables dans le déplacement proportionnel d'une ombre sur un quadrans solaire, puis décisivement selon le déplacement linéaire d'une aiguille sur le cadran d'une horloge.

(d) Il faudra alors plus de vingt siècles pour que, vers 1900, Homo occidental reprenne en compte la durée, qui lui était devenue si étrangère que Bergson, pour attirer l'attention sur sa spécificité, la dit concrète, la durée concrète, versus le temps abstrait ("t"). Il aurait pu aussi bien parler d'étendue concrète, versus l'espace abstrait, lequel au même moment trouvait son accomplissement technique et scientifique ultime dans la Relativité restreinte et la Relativité généralisée, et dans la Théorie des Quanta.

Cependant, c'est bien le couple durée-étendue qui anthropogéniquement est premier. Homo technicien, et par là initiant le couple espace-temps, est mémorant, et pas seulement d'une mémoire de restitution de performances-in-situ, comme l'animal, mais d'une mémoire qui élabore des choses-performances-en-situation-dans-la-circonstance-sur-un-horizon, et ainsi les réorganise par mémoration, remémoration, réminiscence, souvenance, nostalgie (portugais. saudade), anticipation, gravitation. Chaque spécimen hominien possède ainsi, et même est, un certain passé, et ce passé confronté aux virtualités du présent (ou passé immédiat) et à sa proversion de primate redressé lui donne un certain à-venir. Vivre c'est durer, selon l'allemand et l'anglais qui expriment vivre par leben et life, tous deux apparentés à bleiben, durer (fortbestehen). Chaque durée détermine alors un type d'étendue, comme inversement l'étendue détermine un type de durée. Et il est bien obligé d'organiser le rapport durée/temps dans une temporalité (Zeitlichkeit), et le rapport étendue/espace dans une spatialité (Raumlichkeit).

Nous touchons ici à la dissension la plus profonde entre les peuples. Car, si le temps et l'espace abstraits, ceux de la technique à mesure qu'elle devient science archimédienne, sont semblables ou même identiques d'un peuple à l'autre, la durée et l'étendue varient radicalement. Ce fut seulement autour de 1940 qu'Homo s'aperçut à quel point cette variation était radicale. Chez les Hopi de l'Arizona, le

linguiste et l'anthropologue Whorf rencontra une durée intensive, ordinale, gravitationnelle, sans futur (bien qu'avec un à-venir), sans présent (sinon comme passé proche) en contraste fondamental avec la durée des locuteurs des langues SAE (Standard Average European), cardinale et se distribuant en présent, passé et futur ; ceci ayant assurément des conséquences sur la saisie de l'étendue. Presque au même moment, en Nouvelle-Guinée, le missionnaire protestant Leenhardt rencontrait une étendue s'organisation à partir d'apparemment à distance des choses et des corps, en contraste radical avec le continu postulée par l'étendue de l'Occident, et même avec sa topologie mathématique, - non sans conséquences sur la durée.

La distinction langagière entre passé/présent/futur mérite une attention particulièrement. On ne soulignera jamais assez combien Homo fut d'abord sensible aux aspects et modes du verbe avant de l'être à se temps, jusque dans les langues indo-européennes, comme en témoigne encore le russe d'aujourd'hui. Somme toute, la distribution passé/présent/futur ne prendra vraiment forme qu'avec le verbe grec, puis latin, et alors avec un luxe extraordinaire, puisque se distingueront aussitôt un présent, un imparfait, un plus-que-parfait, un futur, un futur antérieur, et même un couple imparfait/aoriste, marquant ainsi avec la plus grande subtilité les deux instances du avant-le-dit et du après-le-dit. Objectalisant et subjectalisant simultanément le discours et le monde, distanciant le locuteur et son environnement, alors que tous les autres systèmes, aspectifs et modaux, ne séparent pas le spécimen hominien de son environnement.

L'anthropogénie remarquera que ce bouleversement, un des plus grands de l'histoire d'Homo, coïncida avec l'avènement de la technique et de la technique archimédiennes. Celle-ci est impossible sans la distinction passé/présent/avenir, qui l'engendre en retour, en causalité circulaire. Elles découlent toutes deux de la saisie de l'Univers par tous composés de parties intégrantes, laquelle est la définition du MONDE 2.

Les conceptions religieuses de l'Occident allèrent dans le même sens en créant un temps vectoriel. Préfiguré par le messianisme juif du premier millénaire avant notre ère : un Messie viendra sauver son peuple. Relayé par l'eschatologie du messianisme chrétien du Ier millénaire de notre ère : le Messie viendra incessamment achever le monde dans la gloire du Jugement. Définitivement valorisé par la conception d'Homo comme cocréateur de Dieu créateur, à partir de l'An 1000 : le monde est à construire.

2. Durée horizontale et durée verticale

Quelque chose pourtant semble se retrouver partout, quelle que soit la conception de la durée, c'est qu'Homo la saisit selon deux dimensions, horizontale et verticale. La dimension horizontale est opératoire ; c'est celle des opérations successives, selon les moyens et les fins, peu importe qu'elles soient ordinalement ou cardinalement perçues. Tandis que, dans la dimension verticale, fondatrice, les événements se situent selon un engendrement ontologique, selon une logique transcendantale ou transcendante selon les cas ; pour Whorf, le temps amérindien était vertical, déployant un almanach d'états de la nature (pêche, chasse, culture, construction).

Ainsi l'anthropogénie retrouve-t-elle partout des croisements entre stades (horizontaux) et strates (verticales). Les "premières femmes" dont parlent les Baruya se situent dans le passé, horizontalement, mais aussi dans le présent, verticalement, comme principe justificatif de toutes les femmes qui sont là présentement. Les grands fleuves comme le Gange, pérenne et venant de hauteurs inaccessibles entre ciel et terre, se sont bien prêtés à figurer simultanément le Cours horizontal des successions et l'Origine verticale des justifications.

Ce qui est remarquable c'est que, malgré les pressions pratiques de la temporalité horizontale, la temporalité verticale a longtemps prévalu dans les préoccupations hominiennes. Tout événement indien n'a lieu que sous la descente du Dharma (ordre) ; tout événement chinois sous celle du Ciel ; l'archaïsme critique de Confucius est à la fois une morale et une ontologie. Dans ses Annales, parlant d'une prédiction concernant Tibère, Tacite se demande très sérieusement s'il y a des événements imprévus, ou si tout est joué d'avance dans les astres. Dans le néoplatonisme plotinien, l'engendrement logico-ontologique des êtres fut appelé "procession" et "récession" comme pour bien marquer que les événements successifs ne pouvaient qu'accomplir un ordre éternel. Le français parle encore d'ascendants et de descendants, et suggère par là une vue verticale de la génération, tout comme les arbres de Jessé. Dans la première moitié du XXe siècle, de Bergson à Teilhard de Chardin, une vue évolutionniste supposa à l'aventure de l'Univers un point Oméga où les deux dimensions horizontale et verticale de la temporalité finiraient par coïncider.

Même depuis le triomphe de la technique et science archimédiennes, l'action d'Homo a continué de vouloir se ressaisir dans une temporalité verticale fondatrice, dont voici quelques formulations: (a) le déploiement d'un plan providentiel organique, chez Bossuet ; (b) le déploiement de tous les compossibles, chez Leibniz ; (c) la succession de trois âges, divin, héroïque, humain, chez Vico ; (d) une dialectique stricte où la Substance et la Conscience se réconcilient dans l'Esprit Absolu, chez Hegel ; (e) une suite de luttes de(s) classes, chez Marx ; (f) un développement en trois phases, religieuse, métaphysique, positive, chez Comte ; (g) un affadissement continu depuis une origine, chez Bonald, ou depuis "le premier soleil sur le premier matin", chez Péguy ; une poussée de la Vie qui à travers la matière dépose des espèces, chez Bergson ; (h) le développement de partis d'existence incommunicables mais passant néanmoins par des stades obligés, chez Spengler et Toynbee ; (i) la suite des Sauvages, des Barbares, des Civilisés, chez Deleuze. (j) la séquence des MONDE 1, MONDE 2, MONDE 3, dans la présente anthropogénie. Etc. - Plus populairement, on remarquera la permanence de l'astrologie, façon de ramener intégralement la temporalité horizontale à une temporalité verticale.

C'est pourquoi l'évolutionnisme radical du MONDE 3, - "Il n'y a pas de sens de l'Evolution" (Stephen Jay Gould), "No future" (devise punk) - si elle devait se confirmer, serait le plus grand challenge pour les fonctionnements techno-sémiotiques du cerveau d'Homo. A moins que la perception et l'acceptation de cette évolution "sans sens" soit la nouvelle verticalité.

C. LA CONTEMPORANEITE. LA PRAXIS

Cependant, le passé, le présent et le futur d'Homo ne se meuvent pas seulement dans la vastitude des dimensions horizontale et verticale de la temporalité. En raison des urgences subies par le groupe, ils se nouent en un présent au sens le plus fort, c'est-à-dire un être-en-face ou sous-la-main (ens, prae) avec un risque, une responsabilité, une intensité (bien conservée dans le présent comme don) où le futur devient un avenir (venire ad), assez exigeant pour que chacun se sente solidaire des autres du même temps, contemporain parmi d'autres contemporains (tempus, cum, temps partagé, participé).

La contemporanéité comme responsabilité est sans doute presque vieille comme Homo, puisque déjà au paléolithique supérieur le futur-avenir dut faire pression sur le groupe dans des plans de chasse annuelle, dans des veillées d'armes entre groupes rivaux, dans les concertations entre peintres s'appropriant à entamer la mise en rituel imagier d'une grotte choisie.

Ce sentiment de risque et d'urgence partagés ne put que s'accroître quand dans les premiers empires primaires les règles devenues lois écrites commandèrent des actions sur des durées de plus en plus longues. Décider de la formulation et de l'inscription d'une loi devint un jeu aux conséquences redoutables, avec un court, un moyen et un long terme, qui supposa l'arbitraire prestigieux du despote, relayé par celui de ses chargés d'affaires (facere, ad).

Un nouveau renforcement de la contemporanéité eut lieu lorsque, avec le MONDE 2 grec, l'artisanat devint rationnel, c'est-à-dire qu'il cessa de conjuguer simplement les moyens et les fins, et privilégia analytiquement et synthétiquement les causes finales, "les plus dignes des causes" (Aristote). L'écart entre ces causes idéales et les trois autres (formelles, matérielles, efficaces), qui devaient les effectuer, créa une sphère du désir au sens occidental, c'est-à-dire d'un inaccomplissement et d'un manque, foyer de toute idéalité. D'autre part, la rationalité des fabrications fit percevoir la spécificité de ces autres actions qui, comme la décision politique ou militaire ou morale, ne pouvaient être l'objet d'un poiein artisanalement calculé. Cela fit la fortune du verbe prattein et du substantif praxis, tous deux présents dès Homère. Leur racine prâ, prag (aller à travers, traverser, passer) marquait un certain "passage" justement quelconque, et leur permit de désigner ces agissements plus stratégiques que tactiques, dont les résultats proches et surtout lointains étaient imprévisibles (Hannah Arendt a insisté sur cet aspect).

Cependant, une fois de plus, il faut attendre 1000-1033 pour qu'Homo chrétien devenu cocréateur découvre la contemporanéité au sens plein de responsabilité partagée (les mots latins contemporaneus, contemporalis ne signifient encore que "de la même époque que"). C'est ce dont témoigne le changement de sens du mot latin projectum, qui en latin classique désignait seulement une saillie de maison, un balcon, et qui commença à signifier au sens plein le projet (voorwerp, entwerfen), lequel n'était pas un simple choix fait d'avance, comme la proairesis grecque, mais l'état d'un esprit véritablement projeté vers le futur (jectum, pro ; werfen, ent ; werpen, voor). Les bâtisseurs de cathédrales gothiques inventèrent le sentiment de faire quelque chose de fort, mais aussi d'avancer des solutions en progrès (gredi, pro) par rapport à un problème (ballein, pro, jeter devant pour maintenir devant, vorhalten) : comment introduire une rosace dans une façade? comment nouer dans une croisée la nef, le chœur, un transept, un déambulatoire? Etre

contemporain ce fut alors s'insérer dans la vectorialité d'un "mieux" ou d'un "plus complet". Lors de l'explosion de la science archimédienne au XVIIe siècle, contemporain non seulement prit un sens de plus en plus fort, mais fut flanqué de modernus, nouveau, actuel (modus, modo, à l'instant même), également ignoré du latin classique et attesté seulement depuis Justinien.

La Révolution française fut alors un climax du sentiment de contemporanéité. En une quinzaine d'années, donc moins d'une génération, des spécimens hominiens passèrent là de la royauté de droit divin à la république, puis à l'empire, à travers des intermédiaires fracassants. Et cela sur une scène ayant tout juste les dimensions qu'il fallait pour que les actions soient à la fois puissantes et audibles, visibles de tous. Enorme pièce de théâtre jouée par un peuple entier, qui préalablement avait un sens aigu du théâtre en raison d'un dialecte lui-même théâtral. Grâce aux communications accélérées, l'assistance se composa de l'Europe entière, Beethoven et Goethe y compris. Avec pour tous, acteurs et spectateurs, l'enthousiasme de "la-première-fois" des assemblées, des échafauds, des conquêtes militaires orchestrées par la nouvelle organisation industrielle de la propagande, à laquelle Bonaparte fut attentif jusqu'à son ultime bataille de France.

Ainsi, des millions d'hommes et de femmes ont pu éprouver presque jour après jour qu'ils faisaient de l'histoire. Et bientôt l'Histoire majusculée se présenta comme une suite de décisions délibérées d'Homo qui gonflèrent les volumes de Chateaubriand, de Michelet, d'Hugo, de Thiers, de Taine. Engels en étendit les échos aux moments de la Vie et de l'Univers en général, avec leurs récapitulations ontogénétiques des phylogénèses. Selon l'évolutionnisme adaptatif de Lamarck (1809), et surtout selon l'évolutionnisme conflictuel de Darwin (1859), les spécimens hominiens commencèrent à se percevoir comme des états-moments dans une contemporanéité à la fois culturelle et biologique à haut risque.

L'art dit moderne fut, de 1900 à 1975, un phénomène de contemporanéité assurément plus limité que la Révolution française, mais presque aussi bien orchestré. Lui aussi se proposa ostensiblement d'instaurer sans relâche du neuf, du pas-encore-fait, théorique et pratique, idéal et sensible, et rendit chacune de ses étapes d'autant plus évidente comme étape qu'il cultivait l'élémentaire (Picasso, Duchamp, Mondrian, Wols, Sol Lewitt), et qu'il finit par le proposer sur l'horizon nu de l'espace blanc, wide white space, de ses galeries. Jusqu'au moment où, la dernière élémentarité ayant été atteinte avec le land art et le body art, le contemporain moderniste se fit contemporain post-moderne. Le passage au post-moderne, qui n'a pas de contenu défini, marque au moins la rupture définitive avec le moderne, qui fut un premier moment du MONDE 3 encore influencé par le vectorialisme du MONDE 2.

Ces dernières désignations montrent que la contemporanéité et la modernité ne sont pas synonymes. Si l'on presse les termes, le moderne vise à l'originalité comme telle (modus, modo) ; ainsi a-t-on dit que Baudelaire avait inauguré la "sensibilité moderne" en favorisant l'esthétique du "bizarre". Le contemporain est plus large, et par là plus utile à l'anthropogénie. Il embrasse ce qui dans le présent concerne, non pas la singularité ni la linéarité du changement, mais une épaisseur de durée où se perçoit la tension d'un avenir global.

Alors, ce qu'on peut appeler la "vision contemporaine", comme celle qu'a pratiquée en 1962 Le Nouvel Age de l'auteur, tente de décrire non pas les événements futurs selon le propos toujours déjoué de la futurologie, mais bien ce qui dans la technique, la science, l'art, l'éthique d'une épaisseur de présent montre une topologie, une cybernétique, une logico-sémiotique, une présentivité assez communes pour signaler un parti d'existence auquel sa cohérence assure des chances de perdurer. Il est significatif pour l'anthropogénie que les travaux du même type, - Technique et civilisation de Mumford, Du mode d'existence des objets techniques de Simondon, - soient demeurés également éclairants plusieurs années après leur publication, contrairement aux essais des futurologues, tels ceux du Club de Rome ou du Défi américain, aussitôt périmés et même obsolètes.

La contemporanéité comme visée et comme sentiment a alimenté les morales. Celles-ci se présentent de jure comme des déductions de ce que "doit" être l'action hominienne à partir d'ontologies ou d'épistémologies. Mais de facto, comme Bergson l'avait remarqué, elles ne font que conférer une aura théorique et naturalisante à des décisions pratiques déjà prises, en donnant à chacun le confort d'une intelligibilité. Aussi les morales devinrent-elles de plus en plus exigeantes à mesure que les artisanats devinrent cadrant, sous-cadrant et sériel, rationnel, cocréateur, créateur, rationaliste. Le rationalisme de la première révolution industrielle les fit culminer sous des avatars kantians, hégéliens, marxistes, bergsoniens, psychalytiques, personnalistes, existentialistes.

D. LA CONTEMPORALISATION DE L'INGENIERIE GENERALISEE DU MONDE 3

La tension physique et mentale que sont la praxis et le sentiment de contemporanéité a crû dans le MONDE 3 de façon exponentielle, depuis que les spécimens hominiens contrôlent l'informatique électronique, l'énergie nucléaire de fission, les génomes, leur propre génome. De faber Homo est devenu autoconstructor. Dans une contemporanéité si omniprésente et tendue qu'on pourrait dire qu'il est contemporalisé.

Comprendre ce nouveau type de situations et de circonstances suppose un inventaire exhaustif des tensions inhérentes à l'ingénierie généralisée du MONDE 3, et surtout la pondération de ces tensions selon leurs urgences relatives. C'est là la tâche d'une économie et d'une science politique pertinentes et à jour, et qui excède les compétences et les tâches de l'anthropogénie. Celle-ci doit cependant donner assez d'exemples de la nouvelle contemporanéité pour illustrer la notion de contemporalisation. En voici un choix, incomplet et certainement biaisé, peut-être lourdement biaisé, mais indicatif.

1. Une responsabilité factuelle vs morale

Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, Homo n'intervint dans la Nature que de manière assez locale et ponctuelle. Les grands écosystèmes connaissaient de terribles révolutions, mais depuis les dernières ruptures et soudures des plaques tectoniques et la fin de la dernière glaciation (10.000 BC) ils furent relativement stables. Du reste, les catastrophes naturelles, chutes d'astéroïdes, éruptions volcaniques, incendies des forêts américaines, chocs de plaques tectoniques, nihho, se

situaient hors de portée de l'intervention et de la prévision hominiennes.

Ceci a commencé de changer avec la première Révolution industrielle quand, au XIXe siècle et dans la première moitié du XXe, Homo s'est mis à exploiter son environnement de façon massive, détruisant les espèces végétales et animales, et refaçonant les paysages au point de créer en Tasmanie des vues lunaires pour sa curiosité touristique.

Mais, depuis 1950, la seconde Révolution industrielle est passée à un nouvel ordre d'intervention. D'une part, elle multiplie des nuisances de haute toxicité, dont les plus populaires sont l'infection de l'eau par les nutriments et amendements agricoles, les pluies acides, les déchets nucléaires, les altérations de la couche d'ozone, les éventuels réchauffements du Globe. Les urgences ainsi créées sont un premier facteur de contemporanisation d'Homo contemporain.

D'autre part, l'ingénierie généralisée a engagé les espèces vivantes dans un processus de mutations permanentes. Les programmes d'agriculture "soutenable" (sustainable), "intégrée", "doublement verte" démontrent à quel point les rééquilibrations causent des déplacements qui appellent de nouvelles rééquilibrations. L'adaptation des microbes, des virus, voire de certaines protéines (prions) exige la même relance incessante. Les interventions sur le génome les appelleront plus encore.

Et la pression de contemporanéité, que nous appelons contemporanisation, est encore renforcée par l'appel incessant à des moyens plus puissants d'inspection. Les mesures du trou d'ozone engagent à relever les états de toutes les couches atmosphériques surplombant l'Antarctique, leurs comportements thermodynamiques et thermochimiques dans les froids intenses, les courants océaniques planétaires horizontaux, mais aussi verticaux, qui interfèrent avec ce système local. Tout ce qui concerne l'effet de serre et l'éventualité d'un réchauffement global de la Planète sollicite des observations et des modélisations encore plus vertigineuses.

Sur certains points, la contemporanisation des esprits prend même des allures surréalistes. Les astéroïdes d'autrefois dépassaient tellement les capacités d'intervention humaine qu'ils symbolisèrent le Destin dans son inaccessibilité. Or, le MONDE 3 n'exclut plus de suivre leurs trajectoires, leurs vitesses, leurs masses, et même, moyennant quelque application, la mise hors jeu de certains par explosion ou déviation. Problématique d'autant plus consistante pour le physicien qu'elle recoupe celle de la Guerre des étoiles, comme celle du rejet dans l'espace de déchets devenus vraiment trop redoutables.

Bref, on pourrait parler chez Homo d'une neuve conscience ingénieriale universelle, où une faille quelconque dans l'Univers proche apparaît, saillie, se formule en problèmes, se cherche des inspections et des solutions, donne mauvaise conscience de ne pas trouver de solutions ou d'inspecter négligemment. L'anthropogénie rencontre là une mutation de la responsabilité. Celle-ci avait été affrontée à quelques règles sociales bien rodées et à quelques mystères, et était donc morale. Par la transformation du mystère en problèmes formulables et solubles, la responsabilité est devenue très factuelle. Le premier millénaire chrétien se demandait : ai-je fait le bien ou le mal? Au second, Homo devenu cocréateur commença de se demander : en ai-je assez fait? Au troisième, il se demandera sans doute de surcroît : ai-je assez envisagé ce qu'il y

aurait éventuellement à prendre en compte? Il sera littéralement contemporanéisé.

2. Une technique pointue et aléatoire

Dans le cadre de ces questionnements, une vigoureuse tension de contemporanéité, ou contemporanéisation, est également alimentée par la perception simultanée de l'urgence et du délai. Dans des cas toujours plus nombreux, la technique, à mesure qu'elle s'affine et ose se poser des questions plus fondamentales, exige des attentes longues entre le soupçon d'un problème, sa formulation correcte, sa solution théorique, l'industrialisation de sa solution.

En particulier, l'évaluation des précautions à prendre est d'autant plus embarrassée pour les responsables politiques et pour le commun que le pire n'est pas toujours sûr. Ainsi, depuis 1993, des recherches scrutent un procédé de fission nucléaire dont le seuil ne dépendrait plus d'une masse critique considérable, mais d'une stimulation ponctuelle continue et modulable de quantités de matière fissile réduites, et selon un cycle qui crée peu de déchets ; en sus, le procédé ne serait pas détournable à des fins militaires. Si une pareille filière, ou une autre équivalente, prenait forme, elle renverserait ou dévierait toute la problématique dans le domaine.

On peut généraliser. Plus une technique est pointue et instantanément réticulaire, plus il est difficile d'y programmer la recherche, tant en physique qu'en biologique ; et un establishment scientifique, si compétent soit-il, freine alors presque autant qu'il stimule. Car l'invention et l'erreur viennent de partout, souvent de là d'où on ne les attend pas, sans compter que leurs développements théoriques et industriels répondent, comme toute chose dans l'Univers, à des conditions de quanta. Le cas du laser, d'abord illustré par le gadget des hologrammes, et dont personne ne prévut d'abord la fécondité pratique et théorique incalculable, est devenu scolaire.

3. Un contraste abrupt des vérificabilités

Depuis les origines d'Homo, l'incapacité d'obtenir des vérifications solides avait fait la fortune des orateurs, mages et philosophes, comme celle des jugements de valeur qu'ils soutenaient et qui les soutenaient.

Au contraire, dans une ingénierie généralisée, la vérification devient une habitude mentale de tous en raison de ses réussites sophistiquées ou faciles dans de nombreuses sphères. Mais ceci même rend frustrant qu'elle échoue dans d'autres, justement les plus pressantes, tels les plans économiques, la définition du chômage et du travail, les rapports entre progrès technologique, investissement, chômage, croissance du PIB, les méthodes d'insertion des immigrés et déplacés, les adaptations nécessaires de l'enseignement et de la santé, le traitement de la délinquance, les évaluations de l'art, de l'amour, de la famille, du civisme, de la mort, des religions et des sectes, etc. Ce grand écart de la vérification suffit à lui seul à entretenir une contemporanéité tendue, ou contemporanéisation.

4. Une démocratie suggérée et fuyante. Les entreprises réticulaires transnationales (petites et grandes)

L'ingénierie généralisée favorise, semble-t-il, une certaine démocratie, d'abord dans les rapports techniques et économiques, puis à travers eux dans les rapports sociaux et politiques. Mais en même temps elle la disperse, en ce que toute décision de quelque importance y engage des facteurs en nombre de plus en plus grand, dont les interrelations défient la décision formulable et justifiable. D'où le succès de la notion de tendance (trends), et une vue de plus en plus statistique du cours des choses.

Les récents grands traités sont exemplaires. Les accords militaires de Salt 1 et 2 (Strategic Arms Limitation Treaty), les accords institutionnels de Maastricht, et peut-être surtout les accords commerciaux du Gatt (General Agreement on Trade and Tariffs), embrassent tant d'éléments que dans la phase finale une poignée de négociateurs (parfois deux) ont encore une certaine vue de ce qui est en jeu. Et cette vue déjà peu communicable à une commission d'experts, l'est moins encore à un Conseil des Ministres, moins toujours à une Assemblée nationale, et nullement à des partis et à une opinion publique. Que la compétence et l'expertise s'étendent en même temps qu'est déboutée la compréhension par les humbles mais aussi par les puissants semble attiser la démocratie et la rendre insaisissable. En tout cas s'il s'agit d'une démocratie parlementaire, et dans le cadre de nations.

Cette restriction illustre bien le risque de toute futurologie. Car l'examen des ethnies nous a conduits à nous demander si les nations n'ont pas fait leur temps, si les nouvelles entreprises réticulaires transnationales grandes ou petites, oligarchiques ou au contraire extrêmement démultipliées, ne vont pas créer de nouveaux rapports sociaux planétaires et de nouvelles "ethnies", auxquelles le terme de démos (peuple organisé en cité), dont vient démocratie (gouvernement par un démos), ou bien devrait être appliqué dans un sens nouveau, ou franchement ne conviendrait plus.

5. Des communications, multiples, intenses et parcellaires

La tension de contemporanéité, ou contemporalisation, d'Homo actuel est également alimentée par des communications qui transmettent constamment un peu de tout à chacun, mais d'une manière à la fois intense et limitée.

a. Les intensités

Un téléspectateur, en zappant sur BBC2, peut coïncider, non pas furtivement comme au détour d'un journal parlé, mais méditativement durant le temps d'un moyen métrage, avec l'astronaute canadienne qui, lors de la réparation de l'observatoire spatial Hubbel, a vu dériver dans l'espace le panneau solaire défectueux qu'elle venait de détacher, tandis que sa vision sans référentiel (sans horizon, sans circonstance, sans situation, sans performance) lui donnait le sentiment d'être sans corps.

Et le même, sur une chaîne plus populaire, peut circuler une pleine heure d'un dimanche après-midi dans le désert de Gobi, où il rencontrera les derniers spécimens du Léopard des neiges, du Chameau sauvage, de l'Hémione et de l'Ours désertique. En d'autres mots, il aura touché l'influence impitoyable du climat sur le destin des espèces avec plus d'intensité que Darwin aux Galapagos. A ceci près que, dans la responsabilité factuelle de l'ingénieur généralisé qu'il est devenu, pareil spectacle n'est plus seulement théorique, mais interpelle sa

responsabilité factuelle. A défaut de sauver des espèces condamnées, ne devrait-il pas, grâce à ses moyens d'enregistrement accrus, stocker leurs singularités comportementales et génétiques?

Cela suppose bien peu une culture particulière, et dissout la notion d'élite. Grâce aux progrès stupéfiants de l'imagerie, bientôt tous les spécimens hominiens auront vu un fœtus échographié, la multiplication foudroyante d'un virus, les prions de la vache folle, les différences de réactions cérébrales des femmes et des hommes lors d'une lecture de texte, d'un effort de mémoire, d'un orgasme. La plupart ne comprendront pas les enjeux, ou s'arrangeront pour ne pas les comprendre, mais sans laisser d'en être impressionnés.

D'ailleurs, jamais les spécimens les plus perspicaces d'Homo n'ont pu fouiller le psychisme d'autrui avec les ressources de cet incomparable analyseur de visages et de voix, ce détecteur de mensonges infatigable qu'est la télévision malgré, ou grâce à, ses fards et ses spots. Jamais Descartes télévisé n'eût osé dire : "Puis, considérant avec attention ce que j'étais, et voyant que je pouvais feindre que je n'avais aucun corps, et qu'il n'y avait aucun monde ni aucun lieu où je fusse (...)". Et Freud, s'il avait pu suivre pendant trois-quarts d'heure le visage en lumière émise (non réfléchi) et en gros plan de la fille des époux West évoquer un groupe familial digne de celui des Atrides, eût convenu qu'aller chercher les clés de l'âme humaine dans les tragédies grecques était "une mythologie consolante" (Wittgenstein). Outre qu'elle est enfermée dans le MONDE 2, la tragédie grecque ne pouvait scruter si loin en raison même de sa splendeur.

Du reste, un nouveau type d'insight techno-scientifique planétaire est né depuis que chacun cherchant à nouer le tissu d'une démonstration de physique ou de chimie peut apercevoir brusquement, surgissant de tout près ou du plus lointain du Globe sur Internet, le dernier fil qui lui manquait.

b. Les limites

Ces intensités de l'information rendent d'autant plus frustrantes, et par là contemporanisantes, les limites qui les accompagnent. Car, si la télévision est capable de présenter les quatre solutions actuellement disponibles pour se débarrasser du plutonium, et de montrer comment aucune n'est satisfaisante, elle est tout à fait incapable de proposer un vrai raisonnement en un domaine quelconque pour des raisons d'audimat. La radio ne fait guère mieux. Au point que, pour s'adapter à la nouvelle pensée intense, éclatée, imagée visuellement et auditivement, la presse écrite elle-même se réduit d'ordinaire à des titres frôlant le jeu de mots.

D'autre part, en un nouvel embarras pour les démocraties parlementaires et nationales, le porteur du pouvoir une fois télévisé devient proche, ce qui l'affaiblit. Quand César passant le Rubicon lança "alea jacta est", il fut entendu au mieux de trois ou quatre confidents ; les pouvoirs spirituels et temporels d'autrefois, même encore chez Staline, s'établissaient sur des effets de lointain assurant des indexations d'autant plus puissantes qu'elles étaient plus floues. Aujourd'hui, dans l'"à brûle-pourpoint" du petit écran, chacun peut lire sur les visages et entendre dans les voix des décideurs que ceux qui savent ne savent pas ou peu. Que si quelqu'un décide de reprendre des essais nucléaires, il est bien obligé de jouer au poker au nom de

beaucoup. Qu'il faut qu'une erreur commune fixe les esprits. Que l'information est toujours trompeuse, sauf si elle annonce quelques faits bruts, comme la mort d'un pape ou d'un chanteur. Que, du reste, il n'y a nulle part de liberté de l'information, serait-ce en raison de la publicité qui l'entoure. Que les statistiques et les sondages sont d'autant plus insignifiants qu'on n'a jamais le temps de préciser ce qui a été exactement compté et sondé. Et les revues de presse sont la démonstration quotidienne de la Babel de l'opinion.

La praxis traditionnelle, jouant sur des facteurs jugés dénombrables, tenait en pondération, audace ou témérité ; en tout cas, elle était une affaire de courage, donc de coeur. Activant-passivant des facteurs indénombrables, la praxis contemporaine sait qu'elle joue d'instant en instant le poker d'une espèce qui se défend dans un milieu terrestre qu'elle ne contrôle que très peu et qui se transforme sans cesse imprévisiblement. Homo ancien avait le loisir de croire que, si lui-même ne savait pas, d'autres quelque part savaient pour lui. Depuis qu'il est entré dans la chambre du conseil, il sait que ces autres n'existent pas. En un siècle, il est passé de la mort de Dieu à la mort du Chef. En une ultime contemporalisation.

6. Un évolutionnisme biologique et techno-sémiotique hypervariée et non orienté

Toutes les notations qui précèdent sont parcellaires, et d'une certaine façon superficielles. Ce qui définit en fin de compte et au-delà de toute expression la contemporalisation d'Homo contemporain c'est qu'il est en train, depuis 1980 environ, de découvrir l'Evolution de l'Univers comme un phénomène plus radical, plus évolutif qu'il ne croyait.

Rien n'éclaire mieux l'ethos d'Homo que le fait d'avoir voulu comprendre l'Evolution, qui commença à s'imposer autour de 1750 pour les Signes, de 1850 pour les Vivants, de 1950 pour l'Univers entier, d'abord comme une montée, un progrès orthogénétique, bien qu'avec des détours, vers l'Esprit absolu, vers le Grand soir, vers un point Oméga, anthropiquement. Et rien ne signale mieux la contemporalisation en cours que la manière dont l'Evolution (volvere, ex) est saisie toujours davantage comme une transformation à la fois très clivée par les stabilités structurelles de toute morphogenèse (Thom) et infiniment plurale et imprévisible quant à son futur, mais aussi quant à son passé, et donc enfin quant à son présent. A ce propos, il faut avoir à l'esprit tout ce qui a été vu sous le sous-titre "Du Cosmos à l'Univers" dans le chapitre 20 d'Anthropogénie sur la théorie des choses, et qui montre combien les transformations ouvertes dont il s'agit maintenant ne sont pas à confondre avec celles, closes, du Yi dans le Yi King chinois.

Rien ne tranchera sans doute davantage les performances relatives des ethnies hominiennes dans les années à venir que la facilité et la radicalité qu'elles montreront à comprendre techniquement, économiquement, sémiotiquement l'Evolution-Transformation comme structure-texture d'Univers. Il sera intéressant de suivre à cet égard les résultats contrastés des groupes anglo-saxons, évolutionnistes depuis longtemps ; des groupes romans, essentialistes et fort peu évolutionnistes au départ ; des autres groupes, japonais, chinois, indiens, sud-américains, ayant chacun des préparations comportementales et sémiotiques différentes à ce propos.

7. Une praxis d'état-moment d'Univers

Le MONDE 3 privilégie les événements (venir, ex), dans un Univers que la physique décrit comme une Evolution au sens le plus évolutif, c'est-à-dire selon des rencontres de séries souvent hétérogènes, rencontres non seulement imprévues mais imprévisibles, avec des singularités non inscrites dans un plan prédéterminé, et moins encore prémédité, en un Eternel retour non pas du Même mais du Décalage et du Déclenchement. Et cela qu'il s'agisse de galaxies, d'étoiles, d'espèces vivantes, de systèmes de signes.

Ainsi, la contemporanéité d'Homo autoconstructor ne dispose plus du recours des principes, ni des voies-vérités-vies, ni même des droits de l'Homme majuscule. Elle implique des praxis comme cohérences en marche, ou plutôt comme cohérences par la marche, non pas se vérifiant sur des critères extérieurs, qui n'existent pas, mais sur les complexités (versus les complications) plus ou moins grandes et les plaisirs (jouissances) plus ou moins stables qu'elles soutiennent.

Cela se retrouve à tout propos, en particulier quand il s'agit de décider s'il est opportun après un conflit de construire la réconciliation ou de faire justice des criminels de guerre ; de développer un droit d'ingérence humanitaire ou de laisser agir les ressorts locaux des urgences ; de cultiver la patrie ou les transnationalités réticulaires ; de favoriser ou de freiner la force sélective de la concurrence ; de protéger le travail ou de le libérer ; de donner libre cours à Homo autoconstructeur ou de l'encadrer par des comités d'éthique ; d'entretenir l'art comme une activité utile, stérile ou exaltante ; de fondre ou distinguer les races ; de cultiver notre jardin ou de chercher à en savoir toujours plus sur les origines et donc sur les comportements de l'Univers, etc.

Cette praxis neuve s'est manifestée dès le passage du MONDE 2 au MONDE 3. On peut en voir une des premières manifestations dans une formulation de la sagesse comme "patience" et "silence" parmi les chances de l'Univers, dans l'exercice d'une "intelligence" qui cueille ses "idées" dans "les berceaux de hasards" nerveux, en particulier durant la "confusion morose du sommeil". Ces formules, encore élitistes à ce moment, se trouvent dans Palme (1919) et dans Aurore (1917) de Valéry. Et qu'elles signalent quelque chose qui va devenir populaire s'indique sans doute dans le fait que Patience dans l'azur soit devenu à la fin du XXe siècle le titre d'un cosmologiste s'adressant à un public large de contemporains, Hubert Reeves.

Au service de la même praxis, le terme de présence s'est mis à apparaître de plus en plus souvent dans le dialecte français presque en lieu et place de conscience qui avait prévalu au XIXe siècle, et augurant, peut-on croire, du couple fonctionnements/présence-absence comme catégorisation initiale de l'Univers. Autant le "savoir-avec" de la conscientia (scire, cum) avait convenu au MONDE 2, autant la présence, dans un moment où les fonctionnements cérébraux devenus descriptibles apparaissent si puissants qu'ils vident la conscience ancienne de ses tâches opératoires, convient à désigner l'apparition, l'apparitionnalité qui accompagne certains fonctionnements nerveux chez l'animal et chez Homo, et qui elle est indescriptible.

Colorant cette praxis, il y a sans doute un humour de l'ingénierie généralisée. Homo en charge de l'atome et du génome, n'a plus beaucoup d'illusions sur lui-même comme espèce particulière, et moins encore sur

les mansuétudes de l'Univers à son égard. Mais il soupçonne que, voguant sur les plaques tectoniques d'une planète en compressions cataclysmiques, parmi les astéroïdes qui la frôlent, parmi le bruit et la fureur inhérents aux rigidités et dérives des signes qui le constituent, il y a encore, jusqu'à ce que son Soleil devienne une géante rouge dans cinq milliards d'années, à attendre d'autres événements et d'autres cohérences, pour quelques horreurs et quelques joies, quelques larmes, sourires et éclats de rire. Dans de larges populations industrielles, la mort semble s'être ainsi naturalisée depuis 1950.

Et, comme les événements grands et petits, paisibles et cruels, sont la seule chose qui semble intéresser la jouissance de l'animal sémiotique qu'est Homo, c'est au fil de cette patience chanceuse dans une certaine extase présente d'Univers que l'anthropogénie, discipline qui a pour objet la constitution continuée d'Homo comme état-moment d'Univers, peut devenir elle-même une occupation hominienne.

Autour de 1980, on demanda à des cosmologistes s'ils croyaient qu'il y avait d'autres planètes habitées par des spécimens ayant des performances égales à celles d'Homo. Etant donné le nombre suspecté de galaxies, d'étoiles, de terres, et vu les conditions sévères exigées pour le développement d'animaux sémiotiques, il leur semblait que ce pouvait être le cas de quelques dizaines. Mais la plupart ajoutèrent qu'il n'y en avait sans doute aucune, vu que toute espèce parvenue au point où Homo en est aujourd'hui s'autodétruisait en un temps court, sémiotiquement par la guerre des signes, et écologiquement par la pression des signes sur l'environnement. Les dernières éditions de *Biology* d'Helena Curtis, qui a rassemblé beaucoup de collaborateurs directs et indirects, corroborent cette vue. Et ce que l'anthropogénie a observé concernant l'ethos de l'animal sémiotisant est loin de l'infirmier.

Cependant, c'est le propre des systèmes sémiotiques d'être susceptibles de bifurcations, de retournements, de compensations et surcompensations brusques, radicales, parfois persévérantes. Ils le sont surtout dans les situations d'extrême urgence, comme aujourd'hui face au déséquilibre écologique, aux migrations faciles des populations, à la fracture entre MONDE 2 et MONDE 3, au déplacement (éventuel) des foyers et des modèles économique-sociaux de l'Atlantique au Pacifique. En sorte que la contemporanéisation apocalyptique, pour être la plus plausible, n'est pas certaine. Et que son incertitude contemporanéise Homo comme un complice de l'Univers, dont l'Evolution est aussi événementielle que la sienne.

La complicité de moeurs entre l'Univers et Homo saisi comme un état-moment où l'Univers revient sur soi en s'indexant, est alors un sens, sur fond du Sens. Se glissant à travers les horreurs et les magnificences du compliqué et du complexe, elle signale que les plis évolutifs de l'un engagent et stimulent les plis évolutifs de l'autre (plicare, cum, plier avec). Le pli, clé des formes de la matière et de la Partition-Conjonction du fantasme, le pli physique et mental est, parmi les sept catastrophes universelles élémentaires, la première, la plus modeste. Et aussi celle qui porte les autres.

* * *

Avant de signaler cette bonne demi-douzaine de caractéristiques qui, par les urgences qu'elles impliquent, semblent transformer aujourd'hui la contemporanéité habituelle des spécimens hominiens en une

sorte de contemporalisation intense, nous avons prévenu qu'établir leur panoplie et leur pondération mouvantes était le travail incessant des économies et des sociologies pertinentes. Après les avoir proposées il faut répéter que ce ne sont que des exemples, et non un tableau général. Tant toute vue trop conclusive à ce propos ne peut qu'induire en erreur, en omettant de nouveaux aspects essentiels, ou en croyant essentiel ce qui est accessoire.

* * * * *

Situation du chapitre

Plus que d'autres, ce chapitre appellera des mises au points attentives. Car, si pour l'anthropogénie il n'est pas trop compromettant de n'avoir pas enregistré les derniers raffinements des théories des choses, ni celles indirectes et directes d'Homo sur lui-même, il serait fort regrettable de manquer ou gauchir ce que les spécimens hominiens perçoivent aujourd'hui comme leur contemporanéité et leur contemporalisation.